

ÉDITORIAL

LE TRADUCTEUR ET SON DOUBLE

Céline GÜR GRESSOT

Une nouvelle fois les controverses de notre époque ont orienté nos choix de traductions. Nos lectures de *The International Journal of Psychoanalysis* au cours de l'année écoulée, encore et toujours marquée par les contraintes de la pandémie Covid-19 et son contexte critique, nous amènent à nous interroger : qu'est-ce qui prévaut, qu'est-ce qui reste ?

Les psychanalystes lecteurs et praticiens que nous sommes privilégient la clinique, dans un souci de compréhension des quêtes identitaires de nos contemporains, tout en pointant l'importance des affects, alors que le besoin de relier neurosciences et psychopathologie garde une place que l'on ne peut plus négliger dans l'analyse des mécanismes du psychisme.

La question de ce qui nous touche reste centrale : les mots et les affects, marqués par la sensorialité, précocement et durablement tout au long de notre existence, là où nous pouvons rejoindre, comprendre et à notre tour toucher ceux qui nous consultent et nous lisent. En son temps, Danielle Quinodoz (2002) l'a finement évoqué.

C'est ainsi que les artistes, écrivains, poètes et peintres nous accompagnent, et que dans notre actualité marquée par les pertes de tout ordre, nous revenons sans cesse à leur apport et ici, à l'écrit.

Le travail du traducteur, mis en exergue par Walter Benjamin (1923), a sans cesse été remis sur le métier par de nombreux auteurs, et encore récemment par nos collègues de *The International Journal of Psychoanalysis* (Birksted-Breen D, 2021). Il peut être compris comme un artisanat dans le sens d'un savoir-faire et d'une activité indépendante de transformation.

Le traducteur est un artisan¹, écrivait Bernard Hœpffner (2018), lui-même grand traducteur, dont le travail paraît avoir été marqué si profondément par sa propre quête identitaire. Dans son unique roman, paru de façon posthume : « *Portrait du traducteur en escroc* », qui se présente comme une suite de récits, de témoignages, de jeux de langage, apparaît un personnage étrange, sorte de double de l'auteur,

1. Hœpffner B., 2018, p 12.

à la fois brillant et ravagé. Frank Perceval Ramsey devient le personnage central de l'ouvrage et nous emmène dans ses pérégrinations. Nous sommes plongés dans un certain trouble : qui est l'auteur, qui son personnage, comment se situe-t-il ? La référence à Jorge Luis Borges introduit le propos et traverse le livre : « *Pendant des années un homme peuple un espace d'images, [...]. Peu avant sa mort, il découvre que le patient labyrinthe de lignes trace l'image de son propre visage.* Jorge Luis Borges² ».

Dans une suite de courts chapitres, alternent questions lexicographiques et passages romancés et poétiques. L'auteur, par la voix de Ramsey, décrit son travail :

Le geste du traducteur ressemblait à celui du restaurateur d'objets anciens [...] dans ces deux métiers, il faut (un peu comme un faussaire s'exerçant à imiter une signature) tenter de se couler dans l'idée qu'on se fait de la personne responsable de l'original, sentir dans sa main l'outil qu'il maniait et, dans un certain sens, se couler en lui, devenir son double, translater l'œuvre dans le temps, non pas lui rendre l'aspect qu'elle avait en sortant des mains de l'artiste, mais l'aspect attendu (autre pays, autre culture, autre langue, autres mœurs...) par ceux qui payent pour la restauration³.

Hœpffner/ Ramsey dépeint les strates qui composent ce travail, sa « théorie des strates » ou des masques, brosse en désordre les multiples facettes de son portrait et nous renvoie à un riche questionnement :

... on pourrait découvrir, mettre au jour le creux, le vide, derrière toutes ces couches, toutes ces images, essayer de montrer que, dans ce vide, se trouvait encore autre chose, un papier, des mots, une breloque, quelque chose, enfin — peut-être parviendra-t-on à faire comprendre au lecteur qu'en saisissant ce portrait multi-fascié comme qui dirait entre ses mains et en le secouant un peu, celui-ci produira un bruit, ne serait-ce que celui d'un hochet. À l'inverse du « bruit dans la rue » de Joyce, bruit tonitruant, ici c'est la petite musique interne qu'il faudrait lui faire entendre⁴.

Notre lecteur pourra saisir combien notre insistance à poursuivre ce travail de fourni qu'est la traduction de textes psychanalytiques s'apparente à ce qui est recherché ici par notre duo de traducteur-auteur, autant qu'à une forme d'écoute si particulière à laquelle nous tendons dans notre pratique : ses termes nous évoquent l'infantile, la perception, la sensorialité, voire un noyau d'informe et d'indicible.

Hœpffner nous expose les problèmes de la traduction, essentiellement à partir de l'anglais britannique et américain (et pour Hœpffner l'Anglo-Irlandais), l'intraduisible de la langue, pour nous plus frappant dans nos exposés cliniques, mais aussi ses recommandations aux traducteurs, et aux auteurs dans son chapitre un rien

2. Cité par Hœpffner B., 2018, p 9.

3. Hœpffner B., 2018, p 13.

4. *Ibid.*, p 14-15.

ironique : « Instructions aux Auteurs pour écrire des livres qui ne posent pas trop de problèmes aux traducteurs⁵. »

Le style érudit, les nombreuses références à toutes sortes d'auteurs et l'humour ne manquent pas, mais aussi l'analyse du plaisir du lecteur. La lecture du traducteur « diffère de celle d'un lecteur, lequel lit en général "pour son plaisir"⁶ ».

Car, lorsqu'il a lu, relu, encore et encore... le traducteur écrit, il traduit, et cette lecture est encore une lecture – active –, une lecture extraordinairement approfondie, mais encore faut-il qu'il ne se laisse pas piéger dans une véritable analyse, au sens d'une explication de texte, ce qui lui ferait prendre le risque de perdre une grande partie du mystère de l'écriture, donc de son plaisir, lequel aurait peu de chance de se retrouver dans la traduction⁷.

Je retrouve ici notre travail en tandem, et nos lents efforts de relecture des articles choisis.

Et lorsqu'il ajoute une citation issue de la *Biographia Literaria* de Coleridge : « Tant que vous n'aurez pas compris l'ignorance d'un écrivain, il faut supposer que vous êtes ignorant de sa compréhension⁸ », cela nous évoque l'aphorisme du « sans mémoire, sans désir et sans connaissance » de W.R. Bion (1967a).

Intervient le rôle de l'intuition :

S'il est vrai que le traducteur écrit, il n'est cependant pas véritablement un écrivain, et il se peut que cette frustration (en est-ce d'ailleurs réellement une ?) trouve sa résolution dans l'intuition [...] une appropriation du texte au moyen de la connaissance immédiate sans avoir recours au raisonnement – au moins au moment même de l'écriture –, ce qui permet au traducteur de se donner l'illusion d'écrire, d'oublier un instant que la contrainte qu'il subit – exprimer avec le plus d'exactitude possible un texte existant alors qu'il lui faut changer toutes les lettres – fait de lui une machine⁹.

Une trop grande « compréhension » d'un texte à traduire peut entraîner certains défauts, trop souvent visibles dans les anciennes traductions universitaires, où le texte original se dédouble, gonfle, triple et s'ankylose dans une surcharge de significations tangibles, [...] ¹⁰.

Le texte échapperait alors à sa poétique, à son enrichissement. En outre Hoepffner pointe l'intérêt du travail de retraduction des œuvres classiques. Parlant pour notre génération nourrie des polémiques autour des traductions successives des œuvres de Freud !

5. *Ibid.*, p 137-139.

6. *Ibid.*, p 87.

7. *Ibid.*, p 87-88.

8. *Ibid.*, p 88.

9. *Ibid.*, p 89.

10. *Ibid.*, p 90.

Peut-être faut-il sans cesse retraduire les mêmes œuvres parce que les traductions ne sont que le miroitement d'un texte: le miroir se ternit, [...] cette traduction devient-elle davantage le portrait du traducteur que ce dernier ne voudrait l'avouer (peu importe en fait, car il est alors le plus souvent dans la tombe)¹¹.

Une façon (hélas prémonitoire dans son cas en raison de sa disparition accidentelle) d'envisager l'intégration des traductions nouvelles dans la culture.

La question du sens est aussi avancée avec autant d'humour que d'érudition: « La Duchesse, dans *Alice au pays des merveilles*, avait élégamment résolu ce problème quand elle avait dit: Occupons-nous du sens et laissons les sons s'occuper d'eux-mêmes¹². »

Et Hœpffner de relever:

En français « sens » possède un sens qui n'existe pas dans l'anglais « sense », celui de la direction. [...] Il n'y a pas que le sens d'un texte, pour un traducteur, il y a aussi, entre autres, une dynamique, un « rythme ». [...] Il existe donc un rythme, un élan, un flot dynamique, [...] mais il y a aussi autre chose, quelque chose qui existe dans le texte à traduire qui finira par disparaître dans les hoquets de mitraille des sens et des mots... quelque chose qui ne peut pas être défini comme un dictionnaire définit les mots¹³.

L'écriture d'une phrase est une aventure, nous dit Hœpffner:

Si les traducteurs ne sont pas des auteurs, ils n'en sont pas moins des écrivains. Mais ils ne peuvent pas complètement participer à cette aventure, ils ne peuvent pas se laisser aller, ils ont un texte à traduire. Cependant, ils doivent tenter, autant que faire se peut, d'intégrer une part de cette aventure à leur écriture¹⁴.

C'est ce qui peut rendre un article traduit lisible et nous restituer le plaisir ressenti à la lecture de son original.

Revenons à notre question initiale: Pourquoi la littérature? Comment penser l'apport de la littérature? Antoine Compagnon (2021) l'a si bien développé: nos expériences et nos deuils nous ont inexorablement construits. Alors que le climat se dérègle, que les pénuries menacent et que nous jetons nos livres faute de lecteurs, comment poursuivre une forme de lutte, toucher nos semblables tous différents?

Nous souhaitons ainsi continuer à ouvrir le débat dans nos communautés linguistiques et professionnelles, l'ouvrir au-delà de la francophonie.

11. *Ibid.*, p 90.

12. *Ibid.*, p 92.

13. *Ibid.*, p 93-94.

14. *Ibid.*, p 94.

Choix des articles :

Nos lectures nous ont conduits à discuter et traduire les articles de *The International Journal of Psychoanalysis* parus entre décembre 2020 et décembre 2021.

Jonathan Lear dans son témoignage nous rappelle la « passagèreté » de nos existences, ravivée par le contexte de la pandémie.

Heinz Weiss développe sa conception de la compulsion de répétition, combien ce qu'il nomme mécanismes de réentrée fait échec au symbolisme et empêche son issue. Ce thème publié dans la section *Education* de *The IJP*¹⁵ a fait l'objet d'un débat nourri dans une lettre à l'éditeur par notre collègue M. Sanchez-Cardenas (2021).

Richard Zimmer nous offre une réflexion très personnelle sur la poursuite de son autoanalyse après la terminaison traumatique d'une tranche d'analyse.

Giuseppe Civitarese partage sa lecture initiatique et féconde de « L'arrogance » de W.R. Bion.

Sebastian Leikert réfléchit à l'intégration corps-psyché, au travers de matériel inconscient encodé corporellement et de son émergence sensorielle dans la relation analytique.

Francis Grier nous ouvre à son domaine musical qui nous évoque la précocité des liens humains, entre organisation pulsionnelle et perversion.

Giampaolo Sasso expose ses conceptions neurophysiologiques dans un effort d'unification des théories et pratiques psychanalytiques.

Luc Magnenat reprend sa réflexion éthique dans le contexte de la crise environnementale.

Enfin, nous nous intéressons à deux auteurs récemment disparus pour rappeler leurs contributions engagées et originales : celle de **Philip M. Bromberg**, grâce à l'article que lui a consacré **Donnell B. Stern**, ainsi que l'article de **Janine Puget**, dont le sujet nous a paru devoir échapper à l'oubli trop souvent à l'œuvre dans les situations de tortures et de conflits actuels.

Signalons la nouvelle composition de notre **comité de rédaction** : **Laurence Bittar-Fulpius**, **Philippe Bittar** et **Claire De Vriendt-Goldman** nous ont rejoint. **Danielle Goldstein**, a quitté notre groupe ; traductrice émérite et polyglotte, elle a accueilli pendant des années nos réunions de comité, nous la remercions pour son travail remarquable.

Nous remercions chaleureusement **Dana Birksted-Breen**, première femme rédactrice en chef de *The International Journal of Psychoanalysis*, qui nous a soutenus dans nos efforts de traduction et de diffusion de sa revue fondée par Sigmund Freud et Ernest Jones. Nous nous réjouissons de partager nos intérêts avec **Francis Grier** qui lui succède dans cette tâche de rédacteur.

15. *Int J Psychoanal* 2020/101 (6) 1162-1214.

BIBLIOGRAPHIE

- Benjamin W. (1923) La tâche du traducteur in *Œuvres complètes t.1*, trad. Gandillac M. Paris : Gallimard Folio, 2000.
- Birksted-Breen D. (dir.) (2021) *Translation/Transformation. 100 years of the International Journal of Psychoanalysis*. Londres : Routledge.
- Bion W. R. (1967a) Notes sur la mémoire et le désir. In *RFP*, 53, n° 5, 1989, pp1449-51. Trad franç. Lechartier Atlan C. Paris : PUF.
- Compagnon A. (2021) *La vie derrière soi – Fins de la littérature*. Paris : Éditions des Équateurs/Humensis.
- Hœpffner B. (2018) *Portrait du traducteur en escroc*. Auch : Éditions Tristram.
- Quinodoz D. (2002) *Des mots qui touchent. Une psychanalyste apprend à parler*. Paris : PUF.
- Sanchez-Cardenas M. (2021) Does the répétition compulsion really have a purpose? *Int J Psychoanal* 2021, 102, n° 5, 1006-1010.